

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS



ON S'ABONNE  
Au bureau, place du Marché-  
Noir, et chez MM. DUBOSSE,  
JAVAUD, GODFROY, et M<sup>lle</sup>  
NIVERLET, libraires à Saumur.

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS  
Saumur. par la poste.  
Un an. . . 48 fr. «  
Six mois. . 40 «  
Trois mois. 25 «

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, Corresp. générale (HAVAS), 5, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

AFFAIRES D'ORIENT.

Le *Courrier de Marseille* a reçu par l'*Indus*, les nouvelles suivantes de Constantinople qui vont jusqu'au 21 juillet. Nous les reproduisons, bien qu'elles nous semblent peu probables ou au moins prématurées :

« On vient d'apprendre d'une manière certaine à Constantinople qu'un traité secret est conclu, ou bien près de l'être, entre la Russie et la Perse. Voici quelles seraient les conditions de ce traité :

1<sup>o</sup> La Russie s'engage à rendre à la Perse la province d'Erivan, jusqu'à Gocha, le territoire de Karabagli, et une partie de celui de Taulish ; 2<sup>o</sup> La Russie consent à annuler les dettes de la Perse ; 3<sup>o</sup> La Russie promet et s'engage à aider la Perse à recouvrer les districts de Kuttur-Dambet et toutes les portions de territoire conquises par les Turcs dans la province d'Azerbijan ; 3<sup>o</sup> Un pot de vin de dix millions de roubles sera compté par la Russie au négociateur persan.

A ces conditions, la Perse se met entièrement à la disposition de l'Empereur de Russie, et s'engage à employer son armée non-seulement contre la Turquie, mais encore contre tous ses ennemis. »

Le *Courrier de Marseille* ajoute : « L'expédition en Crimée est décidément résolue ; elle serait dirigée par le maréchal de Saint-Arnauld qui emmènerait 25,000 hommes de troupes de débarquement. On travaille activement à l'arsenal de Constantinople, et sous la direction de nos officiers de marine, à la construction des bateaux plats nécessaires pour la descente des troupes. Le *Charlemagne* devait transporter un certain nombre de ces embarcations à Balchik, où se trouve toujours la flotte combinée. Le *Mogador* en transportera également une partie. »

On écrit de Hanovre, 26 juillet :

Le gouvernement autrichien est fermement résolu à soutenir activement la Turquie et ses alliés, s'il n'obtient pas, en même temps que l'évacuation des provinces moldo-valaques, des garanties positives de la Russie contre le retour d'un acte d'agression de la nature de celui qui arme aujourd'hui l'Europe.

L'occasion se présente de renverser les barrières que la première de ces puissances avait mises, depuis vingt ans, à la prospérité commerciale de l'Eu-

rope. — On lit dans la *Times* ; Nous avons reçu de notre correspondant de Vienne la dépêche suivante, datée d'hier soir : « Le 23, à 10 heures du matin, les Russes ont attaqué le camp retranché des Turcs devant Giurgevo ; mais ils ont été complètement battus et ont perdu 2,000 hommes et 5,000 prisonniers. Le 25, 200 voitures chargées de blessés, sont arrivées à Bucharest. »

On lit dans la *Times* ; Nous avons reçu de notre correspondant de Vienne la dépêche suivante, datée d'hier soir :

« Le 23, à 10 heures du matin, les Russes ont attaqué le camp retranché des Turcs devant Giurgevo ; mais ils ont été complètement battus et ont perdu 2,000 hommes et 5,000 prisonniers. Le 25, 200 voitures chargées de blessés, sont arrivées à Bucharest. »

Vienne, lundi, 31 juillet. « Le journal la *Presse* donne des nouvelles de Bucharest, du 27, d'après lesquelles les Russes se retirent par Bucharest sur Pocktschain poursuivis par les Turcs. »

« Les nouvelles officielles manquent. »

Vienne, lundi, 31 juillet. « On annonce qu'un ordre est arrivé de Saint-Petersbourg, qui prescrit au prince Gortschakoff d'avoir à se retirer vers le Pruth avec ses troupes. » — Havas.

Vienne, mardi, 1<sup>er</sup> août. « La retraite de l'armée russe est confirmée, on lui donne pour cause des motifs stratégiques. » — Havas.

Copenhague, mardi, 1<sup>er</sup> août. « Les vaisseaux transports anglais sont partis hier. Le *Vulture* et le *Bulldog* étaient arrivés le 31 juillet.

« Aujourd'hui, le transport *Kangaroo* reste seul dans le port. » — Havas.

EXTÉRIEUR.

ITALIE. — On écrit de Gènes, le 27 juillet : « Il n'est arrivé ni lettres, ni feuilles de Milan ; on parle d'un mouvement dans cette ville. »

— Une ordonnance de police, depuis les affaires de Parme, a fait savoir que les portes de Milan demeureront fermées depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever. Le passage est interdit à tout le monde, sauf aux courriers de Cabinet. Les émeutiers de Parme ont commencé par être au nombre de 60 environ et n'ont pas dépassé celui de 200. — Havas.

— On écrit de Turin : On a parlé d'une tentative révolutionnaire qui vient d'avoir lieu à Parme. La démagogie a choisi

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

Des lettres de Bucharest, en date du 24 juillet, assurent que les Russes établissent un camp retranché, très-fort, près de Slobosia. Depuis quelques jours beaucoup de boyards haut placés de Bucharest quittaient la ville. — Havas.

On lit dans le *Journal de Constantinople* du 19 juillet :

On nous écrit de Varna, en date du 12 de ce mois, que les frégates et corvettes à vapeur ottomane le *Medjidié*, le *Faizi-Bahri*, le *Chetki-Chadi*, le *Taif* et le *Cheh-Per*, ainsi que le *Vauban* et deux autres steamers de la flotte anglo-française, ont pris environ 10,000 hommes de troupes turques à Varna pour les transporter à Tchourouk-Sou. Après avoir débarqué ces troupes, l'escadrille ottomane, sous les ordres du brave vice amiral Ahmed-Pacha, croisera jusqu'à nouvel ordre sur les côtes de la Circassie.

Le 12 de ce mois, Omer-Pacha, généralissime de l'armée impériale de Roumélie, a quitté Choumla et a transporté son quartier général à Rutschuck. Les dernières lettres de Varna annoncent que de Rutschuck Omer-Pacha est passé à Giurgevo, où il doit s'entendre avec les généraux de l'armée autrichienne. (Moniteur.)

On écrit de Bukarest, le 28 juillet au soir : L'armée russe a évacué sa position de Kalugereni ; son avant-garde était déjà à Schelava, à deux heures de Bukarest. L'artillerie, les équipages et les hôpitaux, en trois longues colonnes, étaient en marche vers le Sereth. (Moniteur.)

FEUILLETON

LE LÉGATINE.

(Suite.)

X.

Le lieu était certainement bien choisi pour cette rencontre, où l'un des deux combattants devait rester sur place. Le cimetière de Bressols était, à cette époque, adossé à un bosquet qui le séparait du village et le masquait aux regards des curieux.

— Nous sommes arrivés, Monsieur, dit le vicomte ; pour éviter d'attirer l'attention, je vous propose d'arrêter ici, et de gagner à pied la place qui vous conviendra. — Parfaitement, répondit le Sicilien d'un ton sec, mais cependant poli. — Avant de quitter cette voiture, reprit M. de Fermont avec quelque hésitation, je veux accomplir un devoir, et je l'accomplirai, fussiez-vous mal interpréter le sentiment qui me fait agir. — Dépêchons, Monsieur ; bientôt nous n'y verrons plus à dix pas. — Nous y verrons à quatre.

Le chevalier s'inclina.

— Je n'ai jamais provoqué personne, continua le vicomte, je n'ai jamais souhaité la mort de mon semblable, et jamais je n'ai songé à me faire tuer en manière de passe-temps. J'ai tout, Monsieur, que je n'ai pas pour habitude de refuser un cartel quand ce cartel est justifié par une bonne raison. Aujourd'hui, vous me faites venir

sur le terrain par je ne sais quelle fantaisie, et je me crois le droit de vous demander si nous ne sommes pas, vous et moi, un peu ridicules en ce moment. — Si le sort vous avait favorisé, répondit Finelli avec un air léger qui frisait l'impertinence, si vous deviez tirer le premier, je comprendrais, Monsieur, le discours que vous tenez, mais... — Mais... — Mais comme c'est à vous d'essayer mon feu, je pense... je trouve... — Vous en avez assez dit, Monsieur, c'est maintenant que je suis sérieusement insulté.

Et Fermont sauta sur la route. La voiture s'arrêta. — Reste à la tête de tes chevaux, dit le vicomte au cocher. Puis, se tournant vers le Sicilien au moment où le valet de chambre ouvrait la boîte des pistolets : — Choisissez, Monsieur... Et maintenant, Joseph, marche quatre pas... fais vite, on pourrait nous surprendre. — Quatre pas ! s'écria le valet de chambre, jamais ! ce serait un assassinat... — Mettez-en dix, interrompit le chevalier avec négligence, on y voit encore un peu à cette distance.

Joseph fit dix grandes enjambées ; les combattants se placèrent ; le cocher, selon les conventions, frappa lentement trois coups dans ses mains ; pendant ce temps, le vicomte s'était couvert de son arme, et Finelli ajustait sans que son poignet vacillât d'une demi-ligne. Au second coup frappé par Philippe, le terre-neuve qui avait, du cimetière où il rôdait, entendu piaffer les che-

vaux et rouler la voiture de M. de Fermont, le terre-neuve, disons-nous, se précipita en bonds impétueux entre les combattants, s'élança sur son ami, et se dressant sur ses pattes de derrière, posa ses pattes de devant sur sa poitrine, comme s'il eût voulu le couvrir de son corps.

Le cocher Philippe aimait tendrement son maître ; aussi, voulant profiter de cet heureux incident, se garda-t-il bien de suspendre le signal, et frappa-t-il le troisième coup, au risque de faire loger une balle dans les reins du brave chien de Marianne. Le Sicilien ne s'était pas troublé ; seulement il n'avait plus ajusté son adversaire au genou, de manière à l'estropier, mais à la tête. Le coup partit : la balle passa avec tant de rapidité que le vicomte ne l'entendit pas siffler ; au moment où Finelli avait pressé la détente, Fermont avait baissé la tête vers Tom pour le chasser ; ce mouvement lui avait sauvé la vie.

Le Sicilien voyant son adversaire le saluer par une légère inclination, crut qu'il l'avait tué et s'attendit à la chute qui devait suivre la blessure. Mais quel fut son étonnement de voir le vicomte relever fièrement la tête, et écarter d'une main ferme le terre-neuve qui s'assit à ses pieds. Finelli frissonna de rage : toujours ce chien maudit ! pensa-t-il ; et il se couvrit à son tour de son pistolet fumant, sans dire un mot, sans trahir la sourde colère dont son cœur était oppressé ; sans pâlir devant la

le moment où s'établissait dans le duché une administration intelligente et tout-à-fait digne de l'appui du pays, pour faire appel aux passions. Mais les Parmesans, dévoués à un gouvernement animé d'excellentes intentions, ont applaudi à la facile répression d'une émeute sans gravité. (*Moniteur.*)

ESPAÑNE. — La *Gazette de Madrid* contient le décret suivant :

« Article 1<sup>er</sup>. Sont et demeurent révoqués les décrets privatifs de leurs emplois, grades, titres et décorations les généraux Dom Leopoldo O'Donnell, comte de Lucena; Dom Francisco Serrano; Dom Antonio Ros de Olano; Dom José de la Concha; Dom Félix María Messina et Dom Domingo Dulce.

Article 2. Sont également révoqués les décrets et ordonnances royales en vertu desquels se trouvaient exilés sur un point quelconque des dominations espagnoles ou à l'étranger, tout militaire ou citoyen pour causes politiques sous l'administration du comte de San-Luis. Les personnes que ces décrets concernent pourront se diriger en toute liberté où bon leur semblera. »

— La reine Isabelle a adressé au peuple espagnol la proclamation suivante :

« Espagnols,

» Une série de déplorables erreurs a pu me séparer de vous, en introduisant entre le peuple et le trône, d'absurdes méfiances. On a calomnié mon cœur en lui supposant des sentiments contraires au bien-être et à la liberté de ceux qui sont mes enfants; mais aussi, comme la vérité est enfin arrivée aux oreilles de votre reine, j'espère que l'amour et la confiance renaîtront et se raffermiront dans vos cœurs.

» Les sacrifices du peuple espagnol pour soutenir ses libertés et ses droits, m'imposent le devoir de ne jamais oublier les principes que j'ai représentés, les seuls que je puisse représenter : les principes de la liberté sans laquelle il n'y a pas de nations dignes de ce nom.

» Une nouvelle ère, fondée sur l'union du peuple avec le souverain, fera disparaître jusqu'à l'ombre la plus légère des tristes événements que moi, la première, je désire effacer de vos annales.

» Je déplore du plus profond de mon cœur les malheurs qui sont arrivés et je chercherai à les faire oublier par une incessante sollicitude.

» Je me livre avec confiance et sans réserve à la loyauté nationale. Les sentiments des hommes vaillants sont toujours sublimes. Que rien ne trouble, à l'avenir, le parfait accord que je désire conserver avec mon peuple. Je suis disposée à faire toute espèce de sacrifices pour le bien général du pays, et je désire que celui-ci vienne de nouveau manifester sa volonté par l'organe de ses légitimes représentants, et j'accepte et j'offre, dès aujourd'hui, toutes les garanties qui assurent ces droits et ceux de mon trône.

» L'honneur du trône, Espagnols, est votre honneur; ma dignité de reine, de femme et de mère est la propre dignité de la nation, qui fit un jour de mon nom le symbole de la liberté.

» Je ne crains donc pas de me confier à vous, je ne crains pas de mettre en vos mains ma personne et celle de ma fille; je ne crains pas de placer mon sort sous l'égide de votre loyauté, parce que je crois fermement que je vous fais ainsi l'arbitre de votre

propre honneur et du salut de la patrie.

» La nomination de l'illustre duc de la Victoire à la présidence du conseil des ministres, et mon adhésion complète à ses idées dirigées vers le bonheur de tous, seront la preuve la plus sûre de l'accomplissement de vos nobles désirs.

Espagnols! vous pouvez faire la félicité et la gloire de votre reine en acceptant celles qu'elle désire pour vous et qu'elle vous prépare dans le fond de son cœur maternel. La loyauté sans tache de celui qui va diriger mes conseillers et l'ardent patriotisme dont il a fait preuve, en tant d'occasions, mettront ses sentiments en rapport avec les miens.

Donné au Palais, le 26 juillet 1854.

Moi, LA REINE.

Le ministre de la guerre par intérim,  
EVARISTE SAN-MIGUEL.

— Le 25 juillet, à Madrid, quatre compagnies de la garde nationale ont pris la garde du palais, concurremment avec quatre compagnies de l'armée. Toutes les troupes qui occupaient le palais, précédemment, leur ont fait place.

Il paraît que M. Alleude Salazar, autorisé par le duc de la Victoire, a envoyé un courrier extraordinaire au général O'Donnell, pour le prévenir de la bonne issue de sa mission. Le général O'Donnell a mis son armée (12,000 hommes) aux ordres de la Junte de salut et il a fait annoncer sa prochaine arrivée à Madrid.

Le peuple a baptisé la rue Maria Cristina du nom d'O'Donnell. La rue d'Alcala a repris son ancien nom du Duc de la Victoire.

L'organisation et l'armement de la garde nationale marchent avec une grande rapidité. Beaucoup de barricades sont abandonnées parce que leurs défenseurs appartiennent à la garde nationale.

Plusieurs versions continuent à circuler sur la teneur du programme du général Espartero, qui n'est pas officiellement connu. On prétend qu'il contient les articles suivants auxquels a souscrit la Reine : Convocation des Cortès, organisation des milices nationales, éloignement des influences de palais, nomination faite par le ministère aux différentes charges de la cour, rétablissement de la constitution de 1837. — Havas.

— Barcelone, 29 juillet.

« Un décret a été rendu qui ordonne la suppression dans les fabriques d'une machine préjudiciable aux ouvriers en ce qu'elle épargne beaucoup de bras. »

« Sera considéré comme un perturbateur de l'ordre public le fabricant qui, sous des motifs de la plus haute gravité, tiendra sa fabrique fermée. »

» Barcelone est tranquille. » — Havas.

Bayonne, 31 juillet.

Les lettres du 29 annoncent que, le maréchal Espartero était entré le matin à Madrid, la position s'améliorait sensiblement. La Junte avait décrété l'ouverture de la bourse; les fonds montaient.

Le général San-Miguel avait adressé aux capitaines généraux une circulaire pour demander l'adhésion des junte provinciales à l'autorité de la reine et recommander la confiance.

Perpignan, 31 juillet.

La tranquillité est rétablie à Barcelonne. La grève des ouvriers a cessé. (*Moniteur.*)

## REVUE DE L'OUEST.

Le corps médical d'Angers vient de perdre presque en même temps deux de ses membres. M. le docteur Breheret est mort vendredi soir, à la suite d'une maladie de cœur qui depuis longtemps le tenait cloué sur son lit. M. le docteur Legeay a succombé hier à une violente affection cérébrale dont il avait été saisi il y a dix jours à peine. (*Maine-et-Loire.*)

## FAITS DIVERS.

Dimanche dernier, à Paris, les éclairs et les coups de tonnerre, qui n'ont cessé pendant toute la soirée, ont fait craindre un instant que le violent orage de mercredi ne se renouvelât. La foudre est tombée sur différents points, en autres sur la frégate-école, au pont des Invalides, où elle a pénétré dans la batteries et dans l'entrepont. Après avoir brûlé deux hamacs et plusieurs voiles, elle a renversé pêle-mêle les haches et sabres d'abordages, qui se trouvaient en faisceau, et elle s'est dirigée ensuite vers la salle du conseil, où elle a endommagé une partie des dorures. Après ces dégâts, elle est sortie par une des fenêtres de l'arrière, sans avoir, heureusement, blessé aucun des hommes de l'équipage, qui n'ont éprouvé qu'une commotion électrique. (*Univers.*)

— Le *Republicain* de l'Etat de Michigan donne des détails intéressants sur la destruction d'une boutique de genièvre à Berrien, dans le même Etat. Un nommé James Green avait ouvert une boutique d'épicerie et avait joint à son fonds un baril de genièvre et une quantité de mauvaise eau-de-vie. Les femmes de l'endroit réunies s'armèrent de pelles et de marteaux, nommèrent des chefs et envahirent le magasin de M. Green. Miss Peck lui donna lecture des résolutions adoptées et demanda à M. Green ce qu'il exigeait pour son baril. Il répondit : 100 dollars. Les femmes refusèrent, en offrant toutefois un prix raisonnable. Puis elles prirent le baril, enlevèrent les cercles et laissèrent le liquide se répandre sur le sol. Les femmes étaient au nombre de quarante-une, dont huit petites filles. Elles avertirent M. Green que, s'il persistait à vendre des liqueurs, on lui mettrait une robe de poix. Puis les gamins ramassèrent les débris du baril, les placèrent sur une bière et firent le tour de la ville, en agitant une sonnette, pour finir par jeter à l'eau les débris du malencontreux vaisseau.

## VARIÉTÉS.

### UN VIEUX FER RAMASSÉ PORTE BONHEUR.

Elles s'avançaient ensemble sur la route poussiéreuse : l'une, ridée par le travail et les soucis, allait à pied, les regards baissés vers la terre; l'autre, fraîche et riante, était assise sur une forte monture, et soivait de l'œil les nuages qui passaient et les oiseaux qui chantaient. La première était Gertrude, la vieille servante; la seconde, Marguerite, la jeune paysanne.

Toutes deux se rendaient au bourg voisin pour chercher un maître qui les gageât; mais combien leurs chances étaient différentes!

Dans Marguerite tout plaisait, tout rassurait,

mort prête à le frapper. Philippe rapprocha ses mains pour donner de nouveau le signal; le vicomte étendit le bras, mais en rencontrant le visage impassible de Finelli, il releva vivement son arme et fit feu par-dessus sa tête. — Je dois certainement la vie au chien de mademoiselle de Castro, dit-il, car vous n'êtes pas homme à manquer le but de si près, recommençons donc, Monsieur. Joseph, charge les pistolets.

Le Sicilien comprit ce que ce trait de générosité lui commandait, il comprit qu'en recommençant le combat, il se chargerait d'un rôle odieux, et que ce rôle ne pouvait que ruiner ses espérances en lui attirant le mépris de Marianne; il fit donc un pas vers le vicomte et lui tendit la main.

— Avouez que vous m'aviez mal jugé, dit M. de Fermont en recevant généreusement l'étreinte de son ennemi. — J'avoue que j'ai été un peu trop vif; bref, j'ai tous les torts, car vous êtes un galant homme, et... — Assez chevalier, dépêchons-nous de vider la place, car les villageois vont bientôt nous entourer.

A peine remonté dans sa voiture où il avait fait placer Finelli, le vicomte dit à son valet de chambre qui lui demandait ses ordres :

— Au château. — Si vous le voulez, se hâta d'ajouter le chevalier, nous retournerons à Montauban. — Et notre visite? — Nous la ferons demain. — Pourquoi remettre? — Je vous le dirai chemin faisant. — A la ville, dit

le vicomte.

Le cocher lança ses chevaux. Tom suivit la voiture pendant quelques instants, et M. de Fermont, penché à la portière, lui adressa bon nombre de signes caressants. Au coude de la route, le terre-neuve s'arrêta, regarda fuir la voiture dans un nuage de poussière, et se retourna vers le château où il arriva sans se presser.

— Voilà un chien auquel vous devez une fière chandelle, dit tout-à-coup le Sicilien avec un rire un peu forcé. — Je crois que oui; où me visiez-vous, mon cher ami? — A la tête, parole d'honneur! — Alors, répliqua le vicomte sans s'émouvoir, Tom m'a deux fois sauvé la vie, car si je n'eusse pas baissé la tête pour me débarrasser de ses caresses... — Vous étiez mort, sans rémission. — J'aime à le croire... Mais parlons d'autre chose, le sujet n'est pas gai. Pourquoi n'avez-vous pas voulu descendre au château? — Parce que je suis assez humilié de mon équipée, parce que j'eusse fait une sottise contenance dans ce moment. Demain je serai remis de mon trouble, et je saurai rendre à votre loyauté l'hommage qu'elle mérite. — Après m'avoir fait un chagrin réel, voulez-vous m'obliger? — De tout cœur. — Eh bien! que ce duel, assez burlesque à mon avis, ne soit connu de personne; mes gens sont discrets, obéissants, un mot de moi leur fermera la bouche, et j'espère que vous imitez ma réserve. — C'est bien beau de votre part, vicomte, reprit le Sicilien avec joie. — N'en feriez-

vous pas autant? — Oui, certes. — Dès lors, nous sommes quittes. — Que gagnerions-nous à parler de cette affaire; nous nous exposerions à des quolibets sans fin, nous troublerions le repos de votre fiancée, qui ne voudrait pas croire à une réconciliation sincère, et craindrait sans cesse une nouvelle querelle; ainsi taisons-nous. — A merveille, mais permettez que je vous serre la main, à la vie, à la mort. — A la bonne heure... Venez me prendre demain, et nous ferons notre visite aux châtelines... Voulez-vous que nous donnions notre soirée à ces dames. — Très-volontiers. — Je vous attendrai donc à huit heures. — A huit heures, soit.

Arrivés à Montauban, les deux jeunes gens réconciliés se séparèrent. Finelli courut à l'hôtel où il avait un pied-à-terre, appela son domestique, lui commanda de seller un cheval et de porter rapidement la lettre qu'il allait écrire à la comtesse de Castro. Au bout d'une demi-heure la lettre était écrite, et le laquais au galop sur la route de Bressols.

Madame de Castro était passée du paroxysme de l'impatience à la colère; elle n'attendait plus le chevalier, mais elle s'abandonnait à toute l'impétuosité de son ressentiment; et, comme tous les coupables qui craignent de voir échouer leurs projets pervers, elle se lamentait sourdement, accusant le ciel et la terre d'une contrariété qui lui faisait présager un dénouement funeste à ses intérêts.

tout promettait ; elle avait pour protecteurs sa force et sa bonne humeur. Au contraire, le seul aspect de Gertrude attristait et faisait hésiter. L'une était sérieuse comme l'expérience, l'autre joyeuse comme l'espoir. Celle-ci partait accompagnée des vœux de ses parents et enrichie des épargnes de la mère ; celle-là, sans aucun adieu amical et avec le morceau de pain bis qui devait suffire au voyage.

Maître Benoît, l'aubergiste, leur avait donné rendez-vous pour le soir même ; il devait choisir entre elles. Mais Marguerite lui ramenait le cheval prêté à un ami commun qui l'avait recommandée ; Gertrude n'avait d'autre protection que sa bonne volonté ; aussi, trop instruite de la vie pour se faire illusion, était-elle déjà presque certaine d'un refus ; tandis que la jeune fille, forte de son imprévoyance, n'avait point douté un instant du succès.

Après une courte traite, elles s'étaient séparées. La paysanne rieuse se mit à trotter en avant, saisissant au passage l'aubépine des haies, ou effleurant de la main le papillon ; la vieille suivait de loin, d'un pas égal et modéré.

Elle avait déjà perdu de vue sa compagne, quand elle vit briller quelque chose au fond de l'ornière desséchée. Elle se baissa et releva un vieux fer de cheval.

Gertrude sourit, car sa mère lui avait dit autrefois que cette rencontre portait bonheur. Elle enveloppa le fer d'une feuille de platane, le glissa dans le petit panier qu'elle portait au bras, et continua paisiblement son chemin.

Cependant, le soleil s'élevait dans le ciel, l'ombre des arbres s'amointrissait, la poussière tombillonnait sur la route. Gertrude, altérée, s'arrêta au prochain village.

Elle n'avait point d'argent, mais elle offrit le vieux fer de cheval, et reçut en échange plusieurs grappes de raisin. Prévoyante, elle en mangea une, réserve le reste et continua son chemin.

Marguerite allait toujours en avant ; mais, arrivée à un carrefour, elle avait aperçu deux routes : l'une aride, montueuse ; l'autre bordée de grands arbres et côtoyée par des prairies. La jeune fille avait choisi l'ombre et les fleurs ; Gertrude, avertie, prit l'autre direction, qui était la plus directe, et arriva à une vaste bruyère où un cordier tordait le chanvre en sifflant.

Après s'être assurée de nouveau qu'elle était dans le vrai chemin, la vieille servante s'assit pour se reposer, et tira du panier ses provisions. A la vue du raisin, le cordier parut tenté et lui offrit de l'acheter pour trois brasses de sa meilleure corde. Le marché conclut et son dîner achevé, Gertrude repartit.

Elle atteignit bientôt un chemin creux, où elle rencontra un voiturier en grand désarroi : le principal trait de son atelage venait de se briser ; les maisons les plus voisines étaient encore éloignées, et les voyageurs criaient tous à la fois, se plaignant des mauvais harpais et du retard.

La vieille servante s'approcha alors et présenta ses trois brasses de corde neuve, qui furent acceptées avec grande joie. Le voiturier, tiré d'embaras, offrit par reconnaissance de la conduire gratuitement à sa destination, et les voyageurs s'empressèrent de lui faire place.

Tout alla bien jusqu'au soir ; et l'on apercevait

déjà les clochers du bourg qu'habitait maître Benoît, quand la voiture s'arrêta. Une dame richement vêtue, mais pâle et haletante, accourait en demandant une place à grands cris. Son fils unique venait d'arriver mourant à la ville voisine, et voulait la voir une dernière fois.

Le voiturier se trouva bien embarrassé, car la dernière place avait été donnée à Gertrude ; mais, dès que celle-ci eût appris de quoi il s'agissait, elle se hâta de descendre en déclarant qu'elle achèverait le reste de la route à pied. La pauvre mère la remercia avec effusion, lui serra les deux mains, et y laissa une pièce d'or.

La vieille servante, reposée et ravie, descendit doucement la colline et entra dans le bourg.

Maître Benoît, étonné de la voir arriver la première, le fut encore davantage en apprenant ses aventures de voyage. On attendit Marguerite jusqu'au soir. Arrêtée à tous les villages, elle y avait dépensé son temps et son argent, et parut enfin au tomber du jour, sur son cheval qui boitait. Gertrude comprit alors d'où venait le fer qu'elle avait trouvé ; elle voulut s'excuser près de maître Benoît d'en avoir disposé ; mais celui-ci l'interrompit :

— Ne vous défendez pas, brave fille, dit-il doucement. Lorsque vous êtes partie, Marguerite était riche, alerte, joyeuse ; vous, pauvre, lente et triste : grâce à son étourderie et à votre prudence ; à sa prodigalité et à votre économie, vous arrivez ici en ayant changé de conditions. C'est un enseignement pour tous et un conseil pour moi. Quand nos pères ont attaché une signification au fer du cheval, qui annonce des désastres à qui le perd et de la prospérité à qui le trouve, ils ont voulu rappeler que la négligence se ruine par les petites pertes ; tandis que l'économie prospère par les petits profits. Prenez donc ce *denier à Dieu* comme arrhes de votre engagement dans ma maison, et rappelez-vous toujours, pour vous comme pour moi, qu'un vieux fer ramassé porte bonheur.

(Almanach du Magasin pittoresque.)

#### CHRONIQUE LOCALE.

M. le Maire de Saumur vient de remettre à M. le Président de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, douze couteaux manche argent. Ils ont été adressés à la Conférence de Saumur par ordre de S. M. l'Empereur et de la part de Monseigneur le premier aumônier, pour la loterie qui sera tirée le mercredi 16 août prochain.

Le noble exemple donné par le chef de l'Etat, sera suivi, nous l'espérons, par tous nos concitoyens. Jamais les besoins n'ont été plus pressants. La cherté excessive des denrées alimentaires a épuisé, et par delà, les ressources de la Conférence, qui, malgré la saison avancée, a dû distribuer jusqu'ici les mêmes secours que pendant l'hiver.

Les dames de notre ville, qui comprennent si bien l'amour des pauvres, qui déploient chaque jour tant de zèle et de dévouement dans leur œuvre de miséricorde, n'oublieront pas dans ce moment que la charité ne fait acception de personnes, qu'elle s'étend à tous, qu'elle n'a de préférence pour aucun. Elles disposeront donc beaucoup de beaux lots, elles prendront bon nombre de billets de loterie et en

distribueront partout autour d'elles. — La charité faite en vue de Dieu porte toujours bonheur.

PAUL GODET.

La moisson s'avance et partout elle répond abondamment aux espérances des laborieux. Jamais, disent les plus anciens, jamais on n'a vu d'aussi beaux produits. — La joie est partout. — Le prix du pain a baissé de 65 cent. par 6 kilo. Espérons que ce n'est pas la dernière mot, et que, quand sous quelques jours les blés seront battus, la baisse sera plus considérable encore.

PAUL GODET.

On a commencé, hier, à paver le pont Cessart. — On attendait depuis longtemps cette restauration, devenue d'autant plus urgente qu'on ne réparait plus le bitume.

PAUL GODET.

#### DERNIERES NOUVELLES.

Le *Morning-Chronicle* publie la dépêche suivante : Copenhague, 31 juillet.

« On dit que Bomarsund a été pris. Des deux côtés la perte a été considérable. »

Lubeck, mercredi 2 août.

Le vapeur *Hengist*, venu de Stockholm, en 56 heures, annonce que, le 29, l'on connaissait dans cette ville la prise de Bomarsund, par les flottes alliées.

Vienne, mardi 1<sup>er</sup> août.

Une dépêche officielle de Bucharest, annonce qu'à la suite d'une conférence des officiers supérieurs, l'armée russe s'est mise en retraite de Frateschti, sur Bucharest, sans combat avec les Turcs. — Havas.

Vienne, 1<sup>er</sup> août.

L'arrivée du comte Adlersberg à Bucharest se confirme, et l'on continue de dire que ce général est porteur d'un ordre qui va amener une nouvelle contre-manœuvre dans la stratégie de l'armée russe. On assure même qu'il s'agirait de l'évacuation des Principautés ; mais personne n'ajoute foi à ce bruit, et l'on n'y voit qu'une tactique pour donner le change à l'opinion. Il est dans tous les cas certain que, pressés par les troupes ottomanes qui se présentent en force supérieure sur le Danube, les Russes abandonnent aujourd'hui les positions qu'ils conservaient encore sur la rive gauche de ce fleuve, et qu'ils se replient vers le Sereth. On dit aussi que les Turcs occupent dès à présent Frateschti.

(Moniteur.)

Séville, le 24 juillet 1854.

Hier, une junte consultative a été nommée, sous l'approbation du général O'Donnell.

Le général Serrano est installé comme capitaine général de l'Andalousie. (Moniteur.)

Yrnn, 1<sup>er</sup> août 1854.

Le ministère espagnol est ainsi composé :

Le duc de la Victoire, président du conseil ; le général O'Donnell, à la guerre ; don José Alonzo, à la justice ; don Francisco Lujan, aux travaux publics ; don Francisco Santa-Cruz, à l'intérieur ; don José-Manuel Mollaro, aux finances ; le général Alende y Salazar, à la marine ; don Joaquin Pacheco, aux affaires étrangères ; les généraux O'Donnell et San-Miguel ont été nommés maréchaux. (Id.)

P. GODET, propriétaire-gerant.

Le domestique de Finelli arriva au galop à la grille déjà fermée du château et demanda à parler sur-le-champ à la comtesse.

XI.

Madame de Castro était avec Marianne lorsque le messager fut introduit.

— Serait-il arrivé quelque malheur à votre maître ? demanda vivement la comtesse. — Non, Madame, je suis chargé de vous remettre cette lettre et j'attendrai la réponse. — Donnez vite, et attendez dans l'antichambre.

Marianne sentit battre son cœur ; décidée à se sacrifier, la noble enfant s'efforçait déjà de s'intéresser à l'homme que le devoir allait lui ordonner de chérir ; elle attendit donc avec une certaine anxiété que sa belle-mère lui donnât lecture de cette missive.

Madame de Castro lut rapidement en elle-même ; puis souriant, elle dit :

— Rien d'affligeant, chère petite, au contraire ; écoute.

Et elle lut à voix haute :

« Madame la comtesse, des affaires que je n'ai pu remettre me privent de l'honneur de vous voir aujourd'hui. Je ne quitterai le pays qu'après-demain, et je vous prie de vouloir bien me permettre d'aller vous faire mes derniers adieux demain soir ; M. le vicomte de Fermont m'accompagnera. Je dépose aux pieds de mademoiselle de Castro, comme aux vôtres, mes plus respectueux hom-

mages. »

— Que de noblesse, que de dignité dans ce peu de lignes touchantes, reprit la comtesse.

Marianne baisa les yeux, et répondit d'une voix timide :

— Ecrivez, chère maman, que nous recevrons M. le chevalier. — Rien de plus ? — Rien... je dirai moi-même le reste. — Ce sera encore mieux... Tu es charmante, ma fille, embrasse-moi.

La comtesse se hâta d'écrire :

« Vous êtes un imprudent, et surtout un maladroit. Si je ne vous servais pas, il ne vous resterait d'autre moyen pour vivre que de vous faire enfermer par vos créanciers. Demain soir à huit heures, soit. Qu'aviez-vous besoin de vous embarrasser de ce vicomte qui nous porte malheur tout autant que l'exécrable chien, dont le dernier exploit... à bon entendeur demi-mot. Venez entendre de la bouche même de votre fiancée le serment qui doit l'unir à vous. »

Madame de Castro sonna, remit son billet au messager du Sicilien, et reprit avec Marianne l'entretien que la missive avait interrompu. Lorsque sa pupille l'eût quittée pour remonter dans sa chambre, la comtesse poussa un soupir, reprit la lettre de Finelli et la relut à demi-voix :

« Ma chère amie, disait le chevalier, comme je vous en avais prévenu, j'ai cherché querelle au damné vi-

comte. J'ai saisi, pour cela le premier prétexte, et j'ai fait à mon homme une chicane d'Allemand. M. de Fermont est brave, il ne s'est pas fait tirer l'oreille, nous nous sommes battus près le cimetière de Bressols, à dix pas ; j'allais casser la tête de mon rival, lorsque le seigneur Tom, mon ennemi mortel, mon cauchemar, mon vampire, arriva, sortant de je ne sais où, et se précipita sur le vicomte en le comblant de caresses. M. de Fermont baisa la tête pour écarter ce maudit caniche, au moment où je faisais feu ; et ma balle n'a pu que friser ses cheveux. Le vicomte a tiré en l'air ! j'étais et je suis hafoné. Craignant de paraître devant Marianne et d'être condamné à faire l'éloge de mon ennemi, je vous ai manqué de parole ; mais demain à huit heures du soir, je me présenterai au château. Excusez-moi comme vous le pourrez. M. de Fermont m'a donné sa parole que ma soite affaire ne serait connue de personne ; je suis ravi de sa naïveté, et je vous l'amènerai demain.

» Je me mets à vos genoux, belle comtesse.

» Chevalier FINELLI. »

(La suite au prochain numéro.)

BOURSE DU 1<sup>er</sup> AOUT.

4 1/2 p. 0/0 hausse 15 cent. — Fermé à 98 40.

5 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 70 75.

BOURSE DU 2 AOUT.

4 1/2 p. 0/0 hausse 55 cent. — Fermé à 98 60.

5 p. 0/0 hausse 15 cent. — Fermé à 71 05.

**VENTE**

D'UN

**TAUREAU DE DURHAM**

Le samedi 19 août, à midi, aura lieu, sur la place du marché de Saumur, la vente aux enchères publiques d'un très-beau taureau de race pure de Durham, âgé de 4 ans, appartenant au Comice agricole de l'arrondissement. (409)

SERVICE DES SUBSISTANCES MILITAIRES.

**ACHATS**

**DE FOIN, LUZERNE ET AVOINE.**

Le samedi 5 août 1854, à 2 heures de relevée, à la Mairie de Saumur, il sera procédé à l'adjudication publique, sur soumissions cachetées, d'une fourniture de foin, luzerne et avoine, à livrer dans le magasin militaire de la place de Saumur.

L'instruction et le cahier des charges relatifs à cette adjudication sont déposés dans les bureaux de la Sous-Intendance militaire (rue Saint-Jean, n° 57), où le public sera admis à en prendre connaissance. (405)

*Tribunal de Commerce de Saumur.*

Par jugement du Tribunal de commerce de Saumur, en date du 31 juillet 1854, le sieur Gabriel Durand, marchand de bois, demeurant à la Croix-Verte, commune de Saint-Lambert-des-Lévées,

A été déclaré en état de faillite ouverte.

M. Daget, membre dudit Tribunal, a été nommé juge-commissaire de la faillite, et M. Kerneis, teneur de livres, demeurant à Saumur, syndic provisoire.

Pour extrait conforme.

Le Greffier du Tribunal,  
A. DUBOÛT.

(410)

**A VENDRE**

Un beau et bon CHIEN D'ARRÊT, âgé de trois ans et demi, arrêtant et rapportant à la perfection.

S'adresser à M. VINET, propriétaire à Vernueil-le-Fourrier, près Vernantes.

**A LOUER**

Présentement

UNE JOLIE MAISON, avec jardin et servitudes, sise à la Croix-Verte.

S'adresser à M. VALLET aîné, à la Croix-Verte. (2)

**A VENDRE**

**OU A LOUER**

Pour entrer en jouissance le 24 juin 1855

Une MAISON, située à Saumur, rue de la Croix-Verte, et route de Saumur à la Ronde, actuellement occupée par M. Unalserre, forgeron-mécanicien, et comprenant une vaste cour et des ateliers.

S'adresser à M<sup>e</sup> LEROUX, notaire à Saumur. (355)

*Découverte incomparable par sa vertu.*

**EAU TONIQUE PARACHUTE DES CHEVEUX**

De CHALMIN, chimiste.

Cette composition est infailible pour arrêter promptement la chute des cheveux; elle empêche la décoloration, nettoie parfaitement le cuir chevelu, détruit les matières graisseuses et pellicules blanchâtres; ses propriétés régénératrices favorisent la reproduction de nouveaux cheveux, les fait épaissir et les rend souples et brillants, et empêche le blanchiment; GARANTIE. — Prix du flacon 3 francs.

Composée par CHALMIN, à Rouen, rue de l'Hôpital, 40. — DÉPÔT à Saumur, chez Eugène Pissot, coiffeur-parfumeur, rue Saint-Jean, n° 2. PRIX DU POT: 3 FR. (411)

**A VENDRE**

PAR ADJUDICATION,

Le dimanche 6 août 1854, à midi, En l'étude de M<sup>e</sup> DUTERME, notaire à Saumur,

**LA FERME DE LA MOTTE**

Située commune d'Allonnes, consistant en bâtiments d'habitation et d'exploitation, cour, jardin, 7 hectares 63 ares 75 centiares de terres labourables, afflées en grande partie de rangées de vignes et arbres fruitiers, et 3 hectares 67 ares 28 centiares de prés.

Ce domaine est affermé par bail authentique, moyennant 835 francs en argent, 15 kilog. de beurre, 2 hectolitres 30 litres de vin rouge, 2 chapons, 18 poulets et 6 canards; plus les impôts à la charge du fermier.

S'adresser à M. JAHAN, avoué à Saumur, chargé de traiter, ou au audit M<sup>e</sup> DUTERME. (370)

**A LOUER**

PRÉSENTEMENT,

La MAISON qu'occupe M. Ponsuret, pâtissier.

Pour traiter, s'adresser à M. PONSURET, ou à M. MEXME, horloger.

Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Préfecture et de la Mairie.

**OEUVRES DE L'EMPEREUR NAPOLEON III**

Cette publication est unique dans l'histoire littéraire. C'est la première fois qu'un peuple est appelé à apprécier, en même temps dans la personne du Prince qui le gouverne l'homme d'action et l'écrivain.

Riches de pensées fortes et profondes, les Œuvres de Napoléon III s'adressent à toutes les intelligences: aux fonctionnaires publics comme aux gens du monde, aux magistrats comme à l'armée, aux hommes qui croient à l'avenir comme à ceux qui n'ont foi qu'au passé.

Elles ont leur place marquée dans toutes les communes de France, dans toutes les Mairies. Partout où se trouve le buste de l'Empereur doivent aussi se trouver ses écrits. Les 8 millions d'électeurs qui l'ont porté au trône les consulteront, et, en y puisant une connaissance plus intime de son génie, ils s'applaudiront une fois de plus de lui avoir donné leurs suffrages.

Les Œuvres de Napoléon III formeront 4 volumes impérial in-8, magnifiquement imprimés sur papier velin.

Une Souscription est ouverte pour recueillir les noms des personnes qui voudront prendre part à cette nouvelle manifestation populaire, qui ne sera pas un des moindres titres de gloire de Napoléon III.

**Le prix de souscription est de 40 francs, ou 50 francs franco, pour les 4 volumes.**

Les deux premiers volumes sont en vente, les deux derniers paraîtront dans le courant de juin.

Un grand nombre de Souscripteurs ayant insisté sur la convenance de publier les noms des personnes qui auront contribué à élever ce monument impérial, il sera joint à l'ouvrage **une liste des Souscripteurs**, qui désigneront et voir leurs noms.

Les Souscriptions devront être envoyées **avant le 1<sup>er</sup> juin prochain**, époque à laquelle la liste sera irrévocablement close, et le prix de l'ouvrage porté à 48 francs ou 58 francs franco.

Toute demande de Souscription devra être envoyée directement à l'éditeur et être accompagnée d'un mandat sur la poste de 20 francs, montant des deux premiers volumes, à l'ordre de M. Amyot, éditeur, 8, rue de la Paix, à Paris.

MM. les Souscripteurs qui enverront un mandat sur la poste de 40 francs, montant de l'ouvrage entier recevront 4 volumes franc de port dans tout le parcours des messageries impériales.

La liste des Souscripteurs, qui comprend déjà nos plus hautes notabilités administratives, judiciaires, diplomatiques, financières et industrielles, paraîtra avec le dernier volume. En conséquence, MM. les Souscripteurs qui désirent y voir figurer leurs noms, sont priés d'en prévenir l'éditeur, directement, en lui envoyant leurs demandes de Souscription.

**MODÈLE DE SOUSCRIPTION.**

Je soussigné..... demeurant à..... déclare souscrire à..... exemplaire des Œuvres de Napoléon III, 4 volumes impérial in-8.

La date

La Signature du Souscripteur.

M. PASSEDOIT, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs à l'occasion d'un nouveau système de moulin à moudre le blé, poursuit sa marche dans la voie des améliorations et des perfectionnements pour tout ce qui regarde l'agriculture.

Ses ateliers sont remplis aujourd'hui de différentes machines qu'il a améliorées et dont l'usage prochain fera connaître les avantages et la supériorité.

**ALMANACH-BOTTIN**  
DU COMMERCE  
De Paris, des Départements de la France  
ET DES PRINCIPALES VILLES DU MONDE.  
Rue Coquillière, n° 14, à Paris.

12 f. broché  
14 f. relié.

58<sup>e</sup> ANNÉE.

Les nouveaux Editeurs de l'ALMANACH-BOTTIN, désirent apporter à cette publication les changements et améliorations que le temps et les progrès des affaires ont rendu et rendent de jour en jour plus nécessaires, font appel à leurs souscripteurs, ainsi qu'à tous les négociants, industriels, fabricants et hommes d'affaires, et les invitent à leur transmettre tous les documents, notes ou renseignements qui peuvent concourir à donner à cet utile et important ouvrage toute l'exactitude et la perfection possibles.

Les notes, renseignements, souscriptions, etc., doivent être adressés franco avant le 1<sup>er</sup> octobre prochain, à Paris, au bureau de l'Administration, rue Coquillière, 14, ou au bureau du journal l'Écho Saumurois.

Il ne sera tenu compte que des renseignements signés et d'une origine certaine.

**Chemin de Fer. --- Service d'été modifié.**

**HEURES DE DÉPART ET D'ARRIVÉE DES TRAINS, A PARTIR DU 24 JUILLET 1854.**

REMONTE.			DESCENTE.		
Train de Nantes à Tours et Paris.			Trains de Paris à Nantes.		
Départ de Nantes,	4 h. 30 du soir.	— Omnibus.	Départ de Paris,	7 h. » m.	— Omnibus.
—	7 — » matin.	— Express.	—	8 — 5 m.	— Express.
—	7 — 30 m.	— Omnibus.	—	8 — » s.	— Express-Poste
—	5 — 50 s.	— Direct-Poste.	—	10 — 45 s.	— Direct-Mixte.
Départ d'Angenis,	2 — 42 s.	— Omnibus.	Départ de Tours,	5 — 36 s.	— Omnibus.
—	7 — 59 m.	— Express.	—	1 — 18 s.	— Express.
—	8 — 37 m.	— Omnibus.	—	1 — 37 m.	— Express-Poste
—	6 — 14 s.	— Direct-Poste.	—	7 — 54 m.	— Omn.-Mixte.
Départ d'Angers,	4 — 45 s.	— Omnibus.	Départ de Saumur,	6 — 28 s.	— Omnibus.
—	8 — 49 m.	— Express.	—	5 — 6 s.	— Express.
—	10 — 50 m.	— Omnibus.	—	3 — 58 m.	— Express-Poste
—	7 — 35 s.	— Direct-Poste.	—	10 — 22 m.	— Omn.-Mixte.
Départ de Saumur,	6 — 20 s.	— Omnibus.	Départ d'Angers,	7 — 59 s.	— Omnibus.
—	9 — 40 m.	— Express.	—	4 — 4 s.	— Express.
—	12 — 1 m.	— Omnibus.	—	4 — 45 m.	— Express-Poste
—	8 — 33 s.	— Direct-Poste.	—	12 — 11 m.	— Omn.-Mixte.
Arrivée à Tours,	9 — 35 s.	— Omnibus.	Départ d'Angenis,	9 — » s.	— Omnibus.
—	11 — 40 m.	— Express.	—	3 — 10 s.	— Express.
—	2 — 10 s.	— Omnibus.	—	6 — » m.	— Express-Poste
—	10 — 50 s.	— Direct-Poste.	—	2 — 54 s.	— Omn.-Mixte.
Arrivée à Paris,	4 — 18 m.	— Direct-Poste.	Arrivée à Nantes,	10 — 53 s.	— Omnibus.
—	4 — 59 m.	— Direct-Poste.	—	6 — » s.	— Express.
—	5 — 5 s.	— Express.	—	6 — 50 m.	— Express-Poste
—	11 — 1 s.	— Omnibus.	—	4 — 2 s.	— Omn.-Mixte.
Train de Nantes à Angers.			Train de Tours à Angers.		
Départ de Nantes,	7 h. » s.		Départ de Tours,	7 — » s.	
—	11 — 15 m.		— Saumur,	9 — 13 s.	
Départ d'Angenis,	8 — 12 s.		Arrivée à Angers,	10 — 45 s.	
—	12 — 27 m.		Train de Tours à Nantes.		
Arrivée à Angers,	10 — 2 s.		Départ de Tours,	5 — 56 m.	
—	2 — 17 s.		— Saumur,	7 — 45 m.	
Trains d'Angers à Tours.			— Angers,	9 — 50 m.	
Départ d'Angers,	5 h. 55 m.		— Angenis,	11 — 21 m.	
— Saumur,	7 — 10 m.		Arrivée à Nantes,	12 — 52 m.	
Arrivée à Tours,	9 — 27 m.				